



HAL
open science

Du badinage : politique et rhétorique de la philosophie chez Fontenelle

Christophe Martin

► **To cite this version:**

Christophe Martin. Du badinage : politique et rhétorique de la philosophie chez Fontenelle. Revue Fontenelle, 2009, Fontenelle, l'histoire et la politique du temps présent, 6-7, pp.203-217. hal-02915840

HAL Id: hal-02915840

<https://hal.science/hal-02915840v1>

Submitted on 16 Aug 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Christophe Martin « Du badinage : politique et rhétorique de la philosophie selon Fontenelle »

dans *Fontenelle, l'histoire, la politique, Revue Fontenelle*, n° 6-7, 2008-2009, p. 203-217.

Dans les dernières lignes de son *Discours sur les motifs qui doivent nous encourager aux sciences* (1725), Montesquieu écrit : « Il y a des cartésiens qui n'ont jamais lu que les mondes de Mr de Fontenelle cet ouvrage est plus utile qu'un ouvrage plus fort parce que c'est le plus sérieux que la plus part des gens soient en estat de lire. Il ne faut pas juger de l'utilité d'un ouvrage par le stile que l'auteur a choisi. Souvent on a dit gravement des choses pueriles souvent on a dit en badinant des verités très sérieuses »¹. En dépit d'un tel avertissement, l'accusation de badinage est lancinante dans les critiques que l'on adresse à Fontenelle, au moins depuis Voltaire et Diderot, et contribue à la minoration persistante de l'œuvre fontenellienne. Le badinage condamnerait son discours à la vacuité et plus encore à la fausseté :

L'art de répandre des grâces jusque sur la philosophie fut [...] une chose nouvelle dont le livre des *Mondes* fut le premier exemple, mais exemple dangereux parce que la véritable parure de la philosophie est l'ordre, la clarté, et surtout la vérité.²

Fontenelle serait le philosophe de boudoir, le marivauteur de la science, doué certes d'un génie supérieur dans l'art de la vulgarisation, mais faisant par là-même courir à la noblesse du discours philosophique le risque d'une frivolité déplacée. Son badinage signerait ce que Voltaire appelle la « prudente lâcheté » de Fontenelle³.

Si cette dimension badine de l'œuvre fontenellienne relève sans doute bien d'une *esthétique prudentielle*, elle ne la condamne pourtant pas à l'insignifiance. À bien des égards, c'est au contraire la dimension prudentielle de cette philosophie badine qui la rend profondément subversive. Badiner, n'est-ce pas aussi, et peut-être surtout, « trouver le moyen

1 Montesquieu, *OC*, t. VIII (*Œuvres et écrits divers I*), Oxford, Voltaire Foundation, 2003, p. 502. Dans son *Dictionnaire de synonymes*, Guizot ne manque pas de souligner cette fonction essentielle du badinage : « le badinage peut, avec l'air de la badinerie, faire passer des choses très solides et très sérieuses ». En ce sens, le badinage est proche du persiflage tel que le définit La Harpe : « sorte d'esprit qui consiste à dire plaisamment les choses sérieuses et sérieusement les choses frivoles » (La Harpe, *Œuvres*, 1820, t. XV, p. 419).

2 Voltaire, *Le Siècle de Louis XIV*, chap. XXIX, Paris, 1753, t. III, p. 74.

3 « Nous sommes bien heureux [...] d'avoir des philosophes qui n'ont pas la prudente lâcheté de Fontenelle » (Voltaire, *CC*, Besterman, D 13 371).

de faire passer une parole interdite »⁴ ? Il conviendrait dès lors de situer le badinage fontenellien dans le sillage des dispositifs prudents et des techniques de dissimulation généralement adoptées par les libertins du XVII^e siècle (inutile de rappeler ici à quel point la pensée libertine entre pour une part considérable dans l'héritage de Fontenelle). Que Fontenelle n'ignore rien de la logique et de l'efficacité de ces stratégies d'écriture de dissimulation caractéristiques de l'âge classique, de ces « arts d'écrire » pour employer le lexique straussien, c'est ce que suffit à prouver telle remarque incidente de l'*Histoire des Oracles* à propos d'Eusèbe :

Ce serait autre chose si Eusèbe, dans les circonstances des temps où il s'est trouvé, n'avait osé dire ouvertement que les oracles ne fussent pas l'ouvrage des démons ; mais qu'en faisant semblant de le soutenir, *il eût insinué le contraire avec le plus d'adresse qu'il eût pu.*

C'est à nous à croire l'un ou l'autre, selon que nous estimerons plus ou moins Eusèbe. Pour moi, je crois voir clairement que, dans l'endroit dont il est question, il n'y a placé les démons que par manière d'acquit et *par un respect forcé qu'il a eu pour l'opinion commune.*⁵

Même s'il ne dédaigne nullement recourir à la diffusion anonyme et clandestine de certains de ses textes⁶, Fontenelle semble avoir pourtant pris toute la mesure de l'aporie propre à la philosophie libertine au XVII^e siècle : son repli élitiste, sa difficulté ou sa réticence à diffuser les vérités nouvelles qu'elle entendait promouvoir. Lorsqu'elle ne se maintient pas dans la clandestinité, elle se voue à publier ses thèses subversives sous des masques qui lui interdisent d'étendre son public, le décryptage du sens subversif de ses énoncés exigeant une compétence préalable proprement philosophique.

Fontenelle semble avoir pris toute la mesure de la profonde mutation culturelle qui marque la fin du XVII^e siècle. Il s'inscrit non pas dans le cadre statique de l'expérience libertine mais dans une dynamique nouvelle du savoir et de la société. À cet égard, le badinage peut être d'un usage fort précieux. Se servir de cet instrument, c'est en appeler à une pratique mondaine déjà constituée qui permet d'élargir considérablement le cercle des initiés,

4 René Démoris, « De l'importance d'être badin : pour une mise en situation des *Mémoires de la vie de Henriette-Sylvie de Molière* (1671-74) », dans *Madame de Villeglé romancière. Nouvelles perspectives de recherche*, éd. E. Keller-Rahbé, Lyon, PUL, 2004, p. 144. Nathalie Freidel note de son côté que « le badinage est indiscutablement lié à la transgression des tabous » (« Le badinage de Mme de Sévigné : respect des conventions ou attitude originale ? », *PFSC*, 60 (204), p. 180).

5 *Histoire des Oracles*, éd. L. Maigron, Paris, 1971, p. 82-83. Tous les italiques dans les citations sont nôtres.

6 Voir à ce sujet notamment Alain Mothu, « Un morceau des plus hardis et des plus philosophiques qui aient été faits dans ce pays-ci », *Corpus*, n° 44, p. 35-56 ; et Claudine Poulouin, « Les paradoxes de la publication des textes de Fontenelle : discrétion, dissimulation, affirmation de soi », *SVEC* 2005 : 12, p. 207-222.

puisqu'il « met la philosophie à la portée d'un public qui n'est pas d'emblée défini, mais qu'il s'agit de construire »⁷. Au moment où Fontenelle écrit, en effet, la notion de badinage appartient pleinement au registre mondain. Le terme, ennobli par son utilisation littéraire, a peu à peu perdu ses connotations péjoratives pour devenir synonyme de civilité et de politesse ; il désigne une « manière de s'adapter souplement à toute situation et d'entrer dans tous les caprices et toutes les fantaisies »⁸. De style littéraire, mis au point par des poètes comme Voiture, le badinage est devenu style de vie, qui se caractérise notamment par le souci de tourner à la plaisanterie tous les sujets, même les plus graves. Le badinage est devenu un code de la « bonne compagnie », rompue aux subtilités de cet humour à clefs, à mi-chemin entre la raillerie, la galanterie, et l'ingéniosité du bel esprit.

On considérera ici le badinage comme un arsenal très varié de registres et de figures reposant, comme l'indique La Fontaine, sur l'alliance du galant et de la plaisanterie⁹. Le rire badin relève d'une ingéniosité qui suppose une parfaite maîtrise de pratiques langagières fondées en particulier sur un étagement du sens. Véritable code de la mondanité, le badinage permet à Fontenelle d'« encoder » des idées subversives et de les diffuser dans les cercles galants, autrement dit, de répondre à la double finalité de l'esthétique prudentielle : la protection de soi et la communication d'idées nouvelles. Le badinage fontenellien est tout à la fois, en effet, une *politique de la philosophie* protégeant le philosophe par son caractère supposé foncièrement inoffensif qui le soustrait aux agressions de la communauté (le terme « politique » étant entendu ici dans le sens courant qu'il avait à l'époque classique¹⁰) ; et une *rhétorique de la philosophie* qui permet de s'adresser à cette communauté pour la rendre réceptive à des vérités nouvelles.

Si, selon une célèbre analyse de Louis Marin, Gabriel Naudé propose une théorie *baroque* de l'action politique¹¹, on pourrait se demander si les textes de Fontenelle n'en

7 Claudine Poulouin, « Les paradoxes de la publication des textes de Fontenelle », p. ???.

8 Mireille Gérard, « L'idée de badinage en prose dans la correspondance de Mme de Sévigné », dans *Madame de Sévigné, Provence, spectacles, lanternes*, colloque international du tricentenaire de la mort de Madame de Sévigné, Grignan, 1996, p. 226.

9 « Dans un conte comme celui-ci, qui est plein de merveilleux à la vérité, mais d'un merveilleux accompagné de badineries, et propre à amuser des enfans, il a falu badiner depuis le commencement jusqu'à la fin; il a falu chercher du galant et de la plaisanterie » (La Fontaine, *Les Amours de Psyché*, Paris, Livre de Poche classique, 1991, p. 54).

10 « Politique signifie aussi la manière adroite qu'on tient pour se conduire et parvenir à ses fins » (*Académie*, 1694). « Politique se dit aussi d'un homme adroit et fin, qui sait arriver à son but, et s'accommoder au temps » (Furetière, 1690).

11 Louis Marin, « Pour une théorie baroque de l'action politique », avant-propos à Gabriel Naudé, *Considérations politiques sur les coups d'État*, Paris, Les éditions de Paris, 1988.

proposent pas une version *rococo* tant il s'emploie non seulement à dissimuler ses attaques, mais son objet et sa violence même dans le déploiement d'ornements gracieux et apparemment indifférents. Dans le *Discours sur la nature de l'églogue*, Fontenelle évoque la « surprise douce » que procure la « manière simple » d'exprimer des idées fines et délicates (« On est étonné de voir quelque chose de fin et de délicat sous des termes communs »¹²). Peut-être faudrait-il parler de « subversion douce » pour qualifier la manière badine de Fontenelle et mettre en lumière sa portée philosophique et politique. On ne peut qu'être frappé, en effet, par l'habileté avec laquelle Fontenelle manie une rhétorique de l'ornementation, de l'atténuation et de l'insignifiance pour masquer l'audace ou la radicalité de son propos. La dénégation du sérieux du discours est très insistante chez Fontenelle, qui se plaît à situer son propos dans le registre de la conversation mondaine et de la frivolité. Dans la préface aux *Entretiens*, il indique ainsi avoir voulu « traiter la philosophie d'une manière qui ne fût point philosophique »¹³. Certes il prétend avoir fait un usage modéré du badinage afin de ne pas déplaire aux savants. Mais il ajoute aussitôt qu'à l'égard de ces derniers, il n'a eu d'autre ambition que de les divertir « en leur présentant d'une manière un peu plus agréable et plus égayée ce qu'ils savent déjà plus solidement »¹⁴.

Le registre de la conversation mondaine et badine est le modèle qui prévaut non seulement dans les *Entretiens* mais aussi dans l'*Histoire des oracles*, comme Fontenelle le souligne à la fin de sa préface, en faisant une « petite observation » sur le style dont il s'est servi : « il n'est que de conversation ; je me suis imaginé que j'entretenais mon lecteur. J'ai pris cette idée d'autant plus aisément, qu'il fallait en quelque sorte disputer contre lui ». Et Fontenelle d'ajouter :

Les matières que j'avais en mains étant le plus souvent assez susceptibles de ridicule, m'ont invité à *une manière d'écrire fort éloignée du sublime*. Il me semble qu'il ne faudrait donner dans le sublime qu'à son corps défendant ; il est si peu naturel ! J'avoue que le style bas est encore quelque chose de pis : mais il y a un milieu et même plusieurs.¹⁵

En creux, c'est bien une fois encore une manière badine qu'il s'agit de définir. En se tenant à égale distance de la manière sublime et de la manière basse, Fontenelle préserve une élégance

12 *Discours sur la nature de l'églogue*, dans *Œuvres complètes*, éd. A. Niderst, Paris, Fayard, 1991, t. II, p. 403.

13 *Entretiens sur la pluralité des mondes*, éd. Chr. Martin, Paris, GF Flammarion, 1998, p. 50.

14 « J'ai tâché de l'amener (la philosophie) à un point où elle ne fût ni trop sèche pour les gens du monde, ni trop badine pour les savants » (*ibid.*).

15 *Histoire des oracles*, p. X.

et une vivacité dans la diction qui sont alors ressenties comme aristocratiques. Moyen de situer son discours dans le registre non du comique mais du badin et d'en appeler à un « autre rire », dont on trouve sans doute la meilleure définition dans les premières pages des *Entretiens sur la pluralité des monde*, lorsque le philosophe avertit la marquise que le plaisir qu'on peut se promettre en spéculant sur la pluralité des mondes n'est pas le même que celui que l'on éprouve en assistant à une comédie de Molière : « c'est [un plaisir] qui est je ne sais où dans la raison, et qui ne fait rire que l'esprit »¹⁶.

Faire le choix du badin, c'est en appeler au goût mondain plutôt qu'à celui des doctes, et dénier toute intention sérieuse. Dans les *Entretiens*, Fontenelle ne cesse d'affirmer le caractère ludique, frivole ou insignifiant de son discours et de ses spéculations sur les habitants des planètes¹⁷. Depuis *Voiture* en effet, c'est le propre du badinage que de se situer entre vérité et mensonge¹⁸. Le texte fontenellien fait participer le lecteur à la mise en place d'un espace libre et organisé comme un jeu. Espace de liberté qui permet le déploiement de pensées et de réflexions rien moins qu'orthodoxes : le statut du non-sérieux est précisément ce qui permet de dire des choses fort sérieuses, voire fort dérangeantes, en toute impunité. Il suffit pour s'en convaincre de rappeler avec quelle malice dans la préface des *Entretiens*, Fontenelle invoque le manque de gravité de son livre pour s'autoriser à ne pas s'étendre sur les interdits théologiques que transgresse la possibilité d'imaginer des habitants dans la lune¹⁹. De même, l'écriture de *l'Histoire des oracles* est présentée comme une pratique ludique, donc inoffensive, de l'esprit : tours allusifs, traits d'esprit, insinuations créent toutefois dans *l'Histoire des oracles* un constant et redoutable effet de surimpression (qui, à bien des égards, préfigure le principe de réversibilité à l'œuvre dans les *Lettres persanes*) : ce qui est dit de la crédulité et des oracles dans la lointaine antiquité éveille bien des échos dans la France toute catholique du règne de Louis XIV. Dès lors, ce qui se « déploie d'anecdote en anecdote, constitue en réalité une redoutable entreprise de désacralisation de la culture théologique et de

16 *Entretiens*, p. 61.

17 « Après tout, s'inquiète de tout cela [la pluralité de mondes] qui veut. Ceux qui ont des pensées à perdre, les peuvent perdre sur ces sortes de sujets ; mais tout le monde n'est pas en état de faire cette dépense inutile. » (*Entretiens*, p. 50). « Je me suis mis dans la tête que chaque étoile pourrait bien être un monde. Je ne jurerais pourtant pas que cela fût vrai, mais je le tiens pour vrai, parce qu'il me fait plaisir à croire. C'est une idée qui me plaît, et qui s'est placée dans mon esprit d'une manière riante » (p. 61). Et à la fin du cinquième Soir : « vous êtes assez raisonnablement [savante] et vous l'êtes avec la commodité de pouvoir ne rien croire de tout ce que je vous ai dit dès que l'envie vous en prendra » (p. 157).

18 B. Craveri, *L'Âge de la conversation*, Paris, Gallimard, 2002, p. 69.

19 « Il serait embarrassant dans la théologie, qu'il y eût des hommes qui ne descendissent pas de lui. Il n'est pas besoin d'en dire davantage, toutes les difficultés imaginables se réduisent à cela, et les termes qu'il faudrait employer dans une plus longue explication sont trop dignes de respect pour être mis dans un livre aussi peu grave que celui-ci. » (*Entretiens*, p. 54).

contestation de tout finalisme de l'histoire, au bénéfice d'un matérialisme athée dont le lecteur, arrivé à la fin de l'histoire, pourrait ne pas se choquer autant qu'il le devrait »²⁰.

À diverses reprises, Fontenelle a d'ailleurs invité son lecteur à ne pas se laisser abuser par l'apparente frivolité de la manière badine. C'est ce que suggère en particulier un passage de l'*Histoire des oracles* dans lequel Fontenelle développe malicieusement quelques remarques de Van Dale consacrées à Rabelais :

Ici mon auteur se souvient que Rabelais a parlé des *sorts virgiliennes*, que Panurge va consulter sur son mariage ; et il trouve cet endroit du livre aussi savant qu'il est agréable et badin. Il dit que les bagatelles et les sottises de Rabelais valent souvent mieux que les discours les plus sérieux des autres. Je n'ai point voulu oublier cet éloge, parce que c'est une chose singulière que de la rencontrer au milieu d'un traité des oracles, plein de science et d'érudition. Il est certain que Rabelais avait beaucoup d'esprit et de lecture, et un art très particulier de débiter des choses savantes comme de pures fadaises, et de dire de pures fadaises, le plus souvent, sans ennuyer. C'est dommage qu'il n'ait vécu dans un siècle qui l'eût obligé à plus d'honnêteté et de politesse.

Il suffit de transposer la tonalité « agréable et badine » de Rabelais dans un siècle plus soucieux d'honnêteté et de politesse pour obtenir une assez bonne définition de la manière de Fontenelle. On songera aussi à cet échange des *Nouveaux Dialogues des morts* dans lequel Marot célèbre les vertus et les « perfections de la plaisanterie », conduisant Sénèque à cette remarque qui ne manque pas d'éclairer incidemment le projet fontenellien :

Je vous plains de ce qu'on n'a pas compris que vos vers badins fussent faits pour mener les gens à des réflexions si profondes. On vous eût respecté plus qu'on n'a fait, si l'on eût su combien vous étiez grand philosophe ; mais il n'était pas facile de le deviner par les pièces qu'on dit que vous avez données au public.²¹

C'est dire à quel point Fontenelle n'ignore pas les vertus d'un badinage qui fonctionne comme un leurre en détournant l'attention des esprits communs. À cette lumière, on comprend aussi la fonction des traits de badinage galant placé au seuil des *Entretiens* : il ne s'agit pas seulement d'assurer habilement ou pédagogiquement la transition entre un discours mondain et un discours savant. La fonction beaucoup plus essentielle de ces considérations badines sur la beauté blonde du jour et la beauté brune de la nuit est précisément de détourner

20 Claudine Poulouin, « L'*Histoire des Oracles* comme « dénaturation » du traité de Van Dale », *Revue Fontenelle*, n° 2, 2004, p. 137.

21 *Nouveaux Dialogues des morts*, éd. J. Dagen, Paris, Didier, 1971, p. 306. À partir de l'édition de 1724, Marot est remplacé par Scarron.

le regard de ce qui pourrait choquer. Plus généralement, toute la scénographie galante des *Entretiens* est une manière de délimiter une zone protégée, à l'intérieur de laquelle une parole libre et audacieuse peut se déployer presque en toute impunité²². Fontenelle reprend ici un dispositif prudentiel propre au discours libertin, mais en lui donnant une tout autre extension²³. L'espace préservé n'est plus celui de la clandestinité et du secret : c'est un espace galant et décentré par rapport à l'univers de la cour, celui-là même qui triomphe dans le roman mondain de la fin du XVII^e siècle²⁴.

Car la scénographie galante et badine des *Entretiens* n'est pas sans implication politique. On se souvient que selon l'abbé Dubos, « le premier livre de la *Pluralité des mondes* est la meilleure églogue qu'on nous ait donnée depuis cinquante ans ».²⁵ De fait, dans leur conversation nocturne, le philosophe et la marquise jouissent d'une « tranquillité et d'une oisiveté » qui, selon le *Discours sur la nature de l'églogue*, étaient les privilèges distinctifs de la condition la plus ancienne et sans doute la plus enviable, celle des bergers :

Ils vivaient à leur manière dans une grande opulence, ils n'avaient personne au-dessus de leur tête ils étaient pour ainsi dire les rois de leurs troupes, et je ne doute pas qu'une certaine joie qui suit l'abondance et la liberté ne les portât encore au chant et à la poésie.

La société se perfectionna, ou peut-être se corrompit : mais enfin les hommes passèrent à des occupations qui leur parurent plus importantes, de plus grands intérêts les agitèrent ; on bâtit des villes de tous côtés, et avec le temps il se forma de grands États. Alors les habitants de la campagne furent les esclaves de ceux des villes.²⁶

C'est en somme cette liberté originelle que retrouvent le philosophe et la marquise, liberté qui leur permet de déployer sur le mode du rire badin une audace spéculative qui semble répondre parfaitement aux préceptes d'Épicure²⁷. Ces considérations politiques du discours sur l'églogue témoignent d'ailleurs exemplairement du « tour d'esprit » de Fontenelle qui consiste à distiller, sans y paraître et sur un mode presque digressif, des propos audacieux

22 « C'est proprement l'empire des philosophes que ces grands pays invisibles qui peuvent être ou n'être pas si on veut, ou être tels que l'on veut ». (*Entretiens*, p. 156).

23 L'écho le plus net, de ce point de vue, est la formule fameuse : « Contentons-nous d'être une petite troupe choisie qui croyons [aux habitants de la lune], et ne divulguons pas nos mystères dans le peuple » (*Entretiens*, p. 160).

24 Voir Jean-Paul Sermain, *Métafictions. La réflexivité dans la littérature d'imagination*, Paris, Champion, 2002, p. 341 et sv.

25 Dubos, *Réflexions critiques sur la poésie et la peinture*, I, section 22, éd. D. Désirat, Paris, énsb-a, 1993, p. 59.

26 *Discours sur la nature de l'églogue*, dans *Œuvres complètes*, éd. A. Niderst, Paris, Fayard, 1991, t. II, p. 384.

27 « Il faut en même temps rire et philosopher » (Épicure, *Sentences vaticanes*, 41).

dans un contexte galant qui suspend toute vigilance²⁸. Car cette innocente rêverie sur les sociétés primitives soulève en réalité la question du fondement de la société humaine, dont il est manifeste qu'elle n'émane pas, aux yeux de Fontenelle, de la volonté divine. De tels propos éveillent des échos très précis avec les thématiques libertines qu'on trouve développées, entre autres, dans le *Theophrastus* : à l'état de nature, les hommes ne connaissaient ni les contraintes des lois, ni les inégalités sociales, ni les rapports de domination, ni la propriété privée, ni les fables des religions, mais ils vivaient dans une entière liberté et communauté de toutes choses, n'obéissant qu'à la seule « loi naturelle »²⁹.

Il n'est certes pas question, aux yeux de Fontenelle, de revenir à la grossièreté des bergers primitifs. Mais la tranquillité et l'oisiveté dont jouissent le philosophe et la marquise des *Entretiens* suggèrent un désir d'écart par rapport à la demande du roi. On y discerne, en effet, une manière polie et badine de tourner le dos à l'univers d'une « cour qui se déplace au gré des mouvements du soleil central, d'échapper à l'espace balisé, surveillé (et de la manière parfois la plus triviale) qu'engendre l'illumination royale – espace que caractérisent une implacable férocité et le caractère éminemment leurrant des passions qu'il suscite »³⁰. Ce que confirme à nouveau le discours sur l'églogue :

Les peintures de la vie pastorale [ont] toujours je ne sais quoi de riant, et [elles] nous flattent plus que de pompeuses descriptions d'une cour superbe, et de toute la magnificence qui peut y éclater. Une cour ne nous donne l'idée que de plaisirs pénibles et contraints.³¹

Si le philosophe de Fontenelle attend la nuit pour révéler à la marquise ses hypothèses sur la pluralité des mondes, c'est au fond parce que de telles spéculations ne peuvent s'épanouir qu'à l'abri des rayons de celui qui (loin de voir dans les étoiles fixes autant de soleils) exige alors de tous qu'ils révèrent en lui l'incarnation unique de l'astre suprême³². À la politesse

28 D'Argenson : « le *tour d'esprit* que s'est fait ce charmant écrivain consiste à présenter aux hommes simples une phrase banale, une proposition commune et rebattue, mais appliquée de telle sorte qu'elle offre aux gens d'esprit un sens tout opposé, fin, neuf et délicat. » (*Mémoires*, t. V, p. 94).

29 Voir à ce sujet Jean-Pierre Cavaillé, « Imposture politique et sagesse libertine », *Littératures classiques*, n° 55, 2005, p. 35 et sv.

30 René Démoris, « Leçons de ténèbres en peinture : de Champaigne à Titien », dans *La Nuit*, éd. Fr. Angelier et N. Jacques-Chaquin, Paris, Jérôme Millon, 1995.

31 *Discours sur la nature de l'églogue*, p. 392.

32 Pour une analyse plus développée sur ce point, voir notre étude : « Éclipses du soleil, lumières de la raison. Figures de la nuit dans les *Entretiens sur la pluralité des mondes* de Fontenelle », dans *Penser la nuit (XVI^e-XVII^e siècles). Actes du colloque international du C.E.R.H.A.C. (22-24 juin 2000)*, éd. D. Bertrand, Paris, Champion, 2003, p. 87-103.

absolutiste conçue comme instrument de subordination, le badinage fontenellien oppose une autre forme de civilité, projection d'une image idéalisée des salons sur lesquels le pouvoir n'a pas directement prise.

Faire le choix du badin, c'est aussi, on le voit, s'écarter de la voie de la grandeur. Sur le mode du badinage, le spectacle du ciel étoilé offre, au reste, de quoi rabattre l'orgueil des souverains les plus glorieux : Fontenelle le souligne plaisamment lorsqu'il reprend, en la raillant, une hypothèse de John Wilkins d'après laquelle Aristote aurait cru la lune habitée mais n'en aurait rien dit « de peur de fâcher Alexandre, qui eût été au désespoir de voir un monde qu'il n'eût pas pu conquérir. À plus forte raison lui eût-on fait mystère des tourbillons des étoiles fixes, quand on les eût connus en ce temps-là ; c'eût été faire trop mal sa cour que de lui en parler »³³. En ces temps de Révocation et de conquêtes désastreuses, il n'est pas certain que ce soit *fort bien faire sa cour* à Louis XIV que d'exalter les charmes de la nuit tout en multipliant les « soleils » devant une marquise émerveillée... Faut-il rappeler que jusque dans les années 1670, le transfert de l'image d'Alexandre sur Louis XIV fut un lieu commun des éloges royaux³⁴ ? Or, on le sait, Fontenelle refuse obstinément de pratiquer la dédicace au Roi et aux Grands³⁵. Dès lors, on mesure mieux sans doute l'impertinence de cette remarque de l'essai *Sur l'histoire* : « Qu'on lise l'histoire d'Alexandre et celle de Charlemagne, on ne s'apercevra presque que par les noms, que l'on est dans des siècles et dans des pays fort différents ». C'est dire qu'aux yeux du philosophe, l'histoire des grands est interchangeable et au fond parfaitement inutile. Faisant écho au thème pascalien du nez de Cléopâtre, Fontenelle suggère aussi, dans le dialogue entre Érasme et Charles Quint, dans les *Nouveaux Dialogues des morts*, que le projet héroïque attribué au grand homme n'est rien d'autre qu'une façade masquant une vertigineuse contingence. D'où un rejet de la grande histoire telle qu'elle s'écrit ordinairement, et qui traduit, à l'évidence, un profond malaise dans les vingt dernières années du règne de Louis XIV, lié à l'établissement d'un appareil d'État dans le cadre de la monarchie absolue, qui s'accompagne d'une politique de grandeur dont le caractère illusoire n'a pas échappé à certains.

33 *Entretiens*, p. 143.

34 Voir Jean-Pierre Néraudeau, *L'Olympe du Roi-Soleil*, Paris, Belles Lettres, 1986.

35 Marc Fumaroli l'a justement fait observer : « La question de la louange royale qui était jusque là le cœur même du débat, commence avec Fontenelle à perdre son caractère central et même toute importance dans les lettres françaises » (Préface à *La Querelle des Anciens et des Modernes. XVII^e-XVIII^e siècle*, Paris, Gallimard, 2001, p. 192).

L'audace du propos de Fontenelle sur ce point n'est pas sans rappeler celle d'un Saint-Réal. Leurs deux ouvrages sur l'histoire s'ouvrent d'ailleurs sur le même constat, non dénué de provocation, de l'inutilité de l'histoire telle qu'elle est pratiquée d'ordinaire :

Il me semble qu'il n'est rien de plus inutile que l'étude de l'histoire, de la manière qu'on l'étudie d'ordinaire; comme il n'y aurait rien de si utile, si on l'étudiait bien.³⁶

Tout le monde convient de l'utilité de l'histoire ; mais, ce qui est assez surprenant, elle n'est guère utile de la manière dont presque tout le monde entend qu'elle l'est, et elle peut l'être assez d'une certaine autre manière que bien peu de gens connaissent.³⁷

Même si leur conception de l'utilité de l'histoire est bien différente, Saint-Réal et Fontenelle invitent tous deux à un renversement complet de perspective entre le sérieux et le frivole, renversement qui appartient en propre à la logique du badinage : l'utile et le sérieux dans l'histoire se trouvent exactement là où on ne les situe pas d'ordinaire. Ce n'est pas la grandeur supposée de certains événements ou de certains personnages qui doit entraîner leur inscription dans les livres ni dans la mémoire. L'histoire telle que l'envisage Fontenelle ne saurait être ni celle des grands desseins ni celle des grandes passions. Elle conduit à opérer une désacralisation du projet politique royal qui n'est qu'un des éléments de cet ensemble plus vaste qu'est l'histoire des peuples, de leurs institutions et de leurs mœurs³⁸. À l'histoire au fond assez frivole des grands événements et des grandes conquêtes, il convient de substituer l'histoire agréable et ô combien précieuse du changement des mœurs, des goûts et de la mode :

Je serais bien aise de voir, au lieu de ce mouvement qui ne se fait que sur la surface de la terre, celui qui se fait continuellement dans les esprits des peuples, ces goûts qui se succèdent insensiblement les uns les autres, cette espèce de guerre qu'ils se font en se chassant et en se détruisant, cette révolution éternelle d'opinions et de coutumes; et je sens que les détails de tout cela plairaient à ma curiosité, surtout si on me montrait comment ces goûts, ces opinions, ces coutumes se produisent ou s'abolissent les uns les autres. Car souvent ce n'est point par hasard qu'un goût succède à un autre.³⁹

36 Saint-Réal, *De l'usage de l'histoire*, éd. R. Démoris/ Ch. Meurillon, GERL 17/18, 2000, p. 11.

37 Fontenelle, *Sur l'histoire*.

38 Voir aussi la *Préface à l'utilité des mathématiques* : « L'histoire ne fournit pas dans toute son étendue des exemples de vertu, ni des règles de conduite. Hors de là, ce n'est qu'un spectacle de révolutions perpétuelles dans les affaires humaines [...] enfin de tout ce mouvement rapide, quoiqu'insensible, qui emporte tout et change continuellement la face de la terre ».

39 Fontenelle, *Sur l'histoire*.

Se trouve ainsi réhabilité ce qu'il était d'usage de considérer comme mineur et insignifiant dans l'histoire. Car c'est dans le registre frivole que se situent les changements les plus agréables à observer⁴⁰, c'est-à-dire au fond les plus considérables. Et c'est bien sur ces couches profondes de l'histoire que Fontenelle entend intervenir⁴¹. Le badinage devient sous sa plume l'un des instruments privilégiés d'une action proprement historique du philosophe pour rendre le siècle plus éclairé qu'il n'est. S'élabore ici l'idée d'un *autre* pouvoir sur l'Histoire, le pouvoir de l'homme d'écriture et du philosophe, dont il se pourrait qu'il soit plus efficace que celui du souverain. C'est, plus rapidement, à cette efficacité du badinage qu'on voudrait s'intéresser maintenant.

L'efficacité rhétorique du badinage fontenellien se mesure d'abord au malaise visible de ceux qui ont discerné une menace dans ses écrits. On songera à la réplique de Baltus, en 1707, à l'*Histoire des oracles*, et surtout à deux textes de La Bruyère dans *Les Caractères*, en 1690 et 1692, qui visent essentiellement les *Entretiens*. Ce n'est sans doute pas un hasard si ces deux répliques ont été si tardives, comme si, pour les adversaires de Fontenelle, la première difficulté était de mesurer d'emblée la portée véritable de ses textes. La perspicacité de La Bruyère lui a certes permis de détecter la menace que représentait l'entreprise fontenellienne, comme le suggère la violence répétée de ses attaques (que l'on se gardera de réduire à une dimension purement anecdotique). Dans le chapitre des « Esprits forts », La Bruyère montre à quel point il ne s'est pas laissé abuser, comme tant d'autres, par une légèreté supposée foncièrement inoffensive, et qu'il a clairement perçu de quelle conséquence pouvaient être ces spéculations sur les habitants des planètes. Il a nettement perçu, en particulier, la dimension corrosive et proprement libertine des réflexions de Fontenelle sur la catégorie du vraisemblable, l'existence des habitants dans la lune étant posée par le philosophe des *Entretiens* comme à peine moins vraisemblable que l'existence d'une figure historique comme celle d'Alexandre : si l'existence d'Alexandre ne peut faire l'objet d'une démonstration mathématique, combien plus incertaine encore paraîtra celle du dieu chrétien...⁴²

40 « La différence étonnante des mœurs et des opinions est si agréable à considérer » (*Préface à l'utilité des mathématiques*).

41 Voir à ce propos les analyses développées par Claudine Poulouin dans le présent volume.

42 La Bruyère, *Les Caractères*, « Des esprits forts », § 22.

Il n'est pas certain, en revanche, que ce soit en faisant de Fontenelle « une personnalité très diverse » que La Bruyère ait vraiment fait preuve de perspicacité⁴³. Sous le nom de Cydias, en effet, La Bruyère (en 1690) fait de Fontenelle l'emblème du « bel esprit », du badinage frivole et mondain ; et sous le nom de Lucile, il fait de lui (en 1692) l'emblème de l'esprit fort. Ce clivage de la figure fontenellienne témoigne de la difficulté, même pour un esprit aussi avisé que La Bruyère, à saisir la cohérence redoutable du projet fontenellien. Car ce qui fait le lien entre les deux figures reste obscur, et peut-être inaperçu. Pourtant, ce sont bien précisément la frivolité⁴⁴ et le badinage qui, dans les deux cas, apparaissent comme les signes ou les masques d'un dangereux libertinage. Dans le portrait de Cydias, en effet, la violence de la charge contre la pratique du « bel esprit » chez Fontenelle rappelle les attaques subies dans le premier tiers du siècle par Guez de Balzac, dont le style orné cachait, selon les termes du père Goulu, des matières « frivoles, badines et ridicules »⁴⁵. Or, comme l'a montré Hélène Merlin, c'est bien ce « décrochement assumé entre les mots et les choses » qui apparaissait « précisément comme le comble du libertinage »⁴⁶. Aux yeux de La Bruyère, cet usage badin et libéré des mots qui caractérise le « bel esprit » se fait au profit de l'affirmation scandaleuse et au fond libertine, d'un moi « absolu », au sens de son entière déliaison, ontologique et éthique, d'avec le corps politique⁴⁷. Mais tout se passe comme si La Bruyère percevait que cette pratique mondaine et badine du langage était aussi le moyen d'une emprise redoutable sur le corps social, notamment par le truchement des femmes auprès desquelles Cydias ne cesse de « s'insinuer ». Emprise proprement politique dont Rousseau pourra mesurer, quelques décennies plus tard, les effets redoutables, la femme placée au centre des échanges mondains et de la circulation du savoir étant, à ses yeux, on le sait, l'image même de la perversion sociale.

Telle est bien l'efficacité du badinage fontenellien, qui emprunte à la civilité aristocratique un registre et des pratiques langagières dérivées de la galanterie. Héritier de l'art d'écrire des philosophes libertins, Fontenelle enrichit cet arsenal traditionnel par un ensemble de pratiques d'écriture reposant sur l'ingéniosité, qui s'épanouissent à la fin du

43 « Fontenelle apparaissait aux yeux perspicaces de La Bruyère comme une personnalité très diverse : à la fois poète, historien, théoricien des Modernes, astronome et philosophe libertin ! » (Robert Garapon, « La Bruyère et Fontenelle », dans *Fontenelle. Actes du colloque de Rouen* (1987), éd. A. Niderst, Paris, PUF, 1989, p. 303).

44 « Vaine curiosité ! frivole demande ! » (La Bruyère, *Les Caractères*, « Des esprits forts », § 22).

45 Père Jean Goulu, *Lettres de Phyllarque à Ariste*, Paris, 1627, p. 147.

46 Hélène Merlin-Kajman, *L'Excentricité académique. Littérature, institution, société*, Paris, Les Belles Lettres, 2001, p. 119.

47 « Soit qu'il parle ou qu'il écrive, il ne doit pas être soupçonné d'avoir en vue ni le vrai ni le faux, ni le raisonnable ni le ridicule : il évite uniquement de donner dans le sens des autres, et d'être de l'avis de quelqu'un » (*Les Caractères*, « De la société et de la conversation », § 75).

XVII^e siècle, notamment dans les romans de Mme de Villedieu ou dans la vogue du conte de fées. De sorte que c'est tout un nouveau public, rompu aux manières ingénieuses d'engager l'activité herméneutique du lecteur et dont les usages intègrent la distance ironique à l'égard du langage, qui s'ouvre ainsi à la réflexion critique et à la liberté de penser.

De fait, il y a chez Fontenelle un art de la parole double qui engage la complicité du lecteur et en dit, pour son plus grand plaisir, plus qu'elle ne veut dire. Dans cette érotique du savoir qu'il promet, la vérité reste toujours pour une part dissimulée aux regards pour mieux susciter le désir d'elle-même⁴⁸. Rien ne décrit mieux, peut-être, l'effet propre du badinage fontenellien et la douce violence à laquelle il soumet son lecteur que la célèbre comparaison entre l'amour et les raisonnements de mathématique qu'on trouve dans le cinquième soir des *Entretiens* : le badinage est ce qui permet à Fontenelle de conduire son lecteur si loin qu'« à peine le peut-il croire »⁴⁹. Où l'on retrouve la « surprise douce »... Ce qui se donne à entendre dans les textes de Fontenelle, c'est le pouvoir de celui qui sait donner aux mots les plus anodins ou les plus innocents de nouvelles profondeurs, avec un effet qui est tout à la fois, pour le lecteur, de plaisir et de réflexion.

D'où aussi l'efficacité de la manière badine au regard de cette thérapeutique des craintes dont Fontenelle semble emprunter le modèle à Épicure⁵⁰. Le badinage fontenellien a pour fonction essentielle, en effet, de relâcher la tension des esprits, de couper les racines de toutes les craintes superstitieuses. Conformément à la sagesse épicurienne, les joies du savoir doivent expulser les vaines terreurs. Le plaisir de la diction égayée est une arme redoutable qui dégonfle les baudruches, se joue de toutes les autorités. N'est-ce pas, au reste, cette pratique sans retenue de l'esprit badin qui a permis aux cyniques, aux péripatéticiens et aux épicuriens de faire aux oracles un tort considérable, y compris parmi le peuple ?⁵¹ En

48 Nous nous permettons de renvoyer sur ce point à notre préface aux *Entretiens sur la pluralité des mondes* (éd. citée).

49 « Vous ne sauriez accorder si peu de chose à un amant que bientôt après il ne faille lui en accorder davantage, et à la fin cela va loin. De même accordez à un mathématicien le moindre principe, il va vous en tirer une conséquence, qu'il faudra que vous lui accordiez aussi, et de cette conséquence encore une autre ; et malgré vous-même, il vous mène si loin, qu'à peine le pouvez vous croire. Ces deux sortes de gens-là prennent toujours plus qu'on ne leur donne. » (*Entretiens*, p. 144-145).

50 Sur la thérapeutique des craintes dans l'épicurisme, voir G. Rodis-Lewis, *Épicure et son école*, Paris, Gallimard, 1975, p. 119-172. Sur l'importance de cet héritage épicurien chez Fontenelle, voir notre étude : « D'un épicurisme 'discret'. Pour une lecture lucrétienne des *Entretiens sur la pluralité des mondes* de Fontenelle », *Dix-huitième siècle*, n° 35, 2003, p. 54-73.

51 « Il se forma dans la Grèce de grandes sectes de philosophie qui se moquaient des oracles, les cyniques, les péripatéticiens, les épicuriens. [...] Ces grandes sectes de philosophes, contraires aux oracles, durent leur faire un tort plus essentiel que celui de les réduire à la prose. Il n'est pas possible qu'ils n'ouvrissent les yeux à une partie des gens raisonnables, et qu'à l'égard du peuple même ils ne rendissent la chose un peu moins certaine qu'elle n'était auparavant » (*Histoire des oracles*, p. 191-193).

vertu de l'effet de surimpression évoqué plus haut, tout se passe comme si Fontenelle déployait ici une situation dont il souhaite susciter le désir chez son lecteur. On songera ainsi, parmi bien d'autres exemples, à la discrète ironie de Fontenelle à l'égard de l'effroi pascalien devant le « silence éternel des espaces infinis ». À la Marquise éprouvant le vertige devant l'infini que le Philosophe déploie devant elle (« Voilà l'univers si grand que je m'y perds, je ne sais plus où je suis, je ne suis plus rien [...] Cela me confond, me trouble, m'épouvante »), ce dernier réplique en effet : « Et moi [...], cela me met à mon aise »...⁵²

Si l'œuvre de Fontenelle apparaît comme un moment capital pour penser dans toute sa complexité le passage de « l'éthique aristocratique des libertins à l'éthique virtuellement démocratique des Lumières »⁵³, c'est sans doute donc moins, comme le voudrait une tradition tenace, en raison d'une pratique délibérée de la « vulgarisation » scientifique qu'en vertu de l'efficacité philosophique d'un badinage qui permet un renouvellement complet des stratégies prudentielles du libertinage érudit. Encore faut-il préciser pourtant qu'avec la génération encyclopédique (et singulièrement avec Voltaire), cette efficacité prudentielle du badinage fontenellien a fini par se retourner contre lui, suscitant un déni, voire un refus de lire, très fréquent encore parmi les doctes modernes qui se détournent avec dédain de textes qui empruntent ostensiblement les traits distinctifs de la conversation mondaine. Nietzsche nous avait pourtant avertis : « Les Grecs les plus subtils auraient été forcés d'approuver cet art et il y a une chose qu'ils auraient même admirée et adorée, la malice française de l'expression »⁵⁴.

Christophe Martin

Université Paris Ouest Nanterre La Défense

⁵² *Entretiens*, p. 142.

⁵³ Jean-Pierre Cavaillé, « Imposture politique et sagesse libertine », p. 33.

⁵⁴ Nietzsche, *Humain, trop humain*, II, « Le voyageur et son ombre », § 214.